

# L'ÉCOLOGISME : UNE MISE AU POINT NÉCESSAIRE. À PROPOS DU "NOUVEL ORDRE ÉCOLOGIQUE" DE LUC FERRY<sup>1</sup>

NICOLE EIZNER

La passion que le livre de Luc Ferry a déchaînée dans les milieux "environnementaux", l'intérêt qu'il a suscité dans les médias et dans le public donnent à penser que ce pamphlet – car c'est bien de cela qu'il s'agit – est arrivé au bon moment. En effet, à la fois les problèmes de l'environnement font maintenant largement partie pour tout le monde des problèmes importants qui se posent aux sociétés modernes, mais en même temps, le statut idéologico-social de la nature, les rapports entre nature et environnement, les rôles respectifs de la connaissance scientifique (y compris de ses éventuelles erreurs), de la croyance, des réactions au monde artificialisé de la technique, sont une nébuleuse, d'où peut sortir on ne sait trop quoi. Du meilleur au pire. Au fond, la question peut être ramenée à un problème essentiel comme le montre Luc Ferry ; après ce que l'on pourrait appeler une victoire de la pensée cartésienne, de l'homme "maître et possesseur de la nature" – que nous constatons tous dans le règne de plus en plus violent et omniprésent de la machine et de la technologie – doit-on revenir à une vision plus "naturaliste" du devenir de la planète ? Autrement dit : en ces temps où les aspects négatifs d'une pratique totalement anthropocentrique sur la nature, se dévoilent, où certains posent le problème des atteintes possibles à la reproduction même de la nature, donc de la vie humaine, doit-on pour autant par une sorte de retournement dialectique, revenir à une vision "naturaliste" de l'univers, remettre à nouveau à l'ordre du jour les vieilles lunes de symbiose homme-nature, de

l'homme dans le grand tout, comme un élément d'une chaîne qui va du brin d'herbe jusqu'à lui ? En somme, si un certain humanisme à longtermes nié l'existence de la nature, a été à l'origine « d'une entreprise de colonisation de la nature sans précédent, qu'il s'agisse de territoire ou d'êtres vivants animaux ou naturels »... comme le dit Luc Ferry – doit-on pour autant la sacraliser, la considérer comme un être, comme un sujet, au même titre que l'être humain ?

Faut-il nier que la "culture", ce qui justement fait que l'homme est à certains égards sorti de la nature tout en en faisant partie par son être biologique, par sa finitude, ne soit pour nous – et par-delà les vicissitudes historiques – une des raisons de gloire de l'humanité ? Marx dit, dans les *Grundrisse*, que ce qui différencie l'humanité de l'animalité, c'est le fait que l'homme est capable de produire des moyens de production pour agir sur la nature, en d'autres termes de créer et d'innover. Ce qui lui donne en effet des devoirs face à ce qu'il peut modifier. Ce qui le met dans une situation de choix entre la *tabula rasa* et le respect de la nature, entre la cruauté effrénée à l'égard des espèces vivantes et le souci d'être prédateur au minimum. Cette évidence aboutit au fait qu'une pensée humaniste éclairée doit tenir compte économiquement, politiquement, juridiquement, culturellement, des bornes à ne pas dépasser, des limites à s'imposer, des réparations à effectuer, des prédatons à ne plus commettre. En somme "l'écologie réformiste", selon Ferry, cherchera ou recherchera le compromis : détruire au minimum, protéger au mieux, mais aussi nourrir, vêtir, permettre

Nicole Eizner :  
Groupe de Recherches Sociologiques,  
Université Paris X, Bâtiment G,  
200, avenue de la République,  
92001 Nanterre Cedex.

1. *L'arbre, l'animal et l'homme*.  
Paris, Grasset, 1992, 274 p.

aux sociétés de progresser, y compris et surtout les moins développés d'entre elles.

Or, dans une certaine pensée "éco-centrique", je cite encore Luc Ferry, la « haine des artifices liés à notre civilisation du déracinement est aussi une haine de l'humain comme tel ». Les objets naturels seraient dotés de droits, au même titre que les hommes. Dans l'idée proposée par Michel Serres d'un "Contrat Naturel", l'idée même de contractualiser les relations entre l'homme et la nature, est une manière de poser des relations juridiquement équivalentes entre l'un et l'autre. En d'autres termes une vision cosmo-métaphysique s'insurge contre la rationalité, les lumières, pour lesquelles l'homme est central. Et toute vision cosmo-métaphysique est quelque part justificatrice de "l'éternel retour", de l'ordre éternel des choses, d'un refus du changement et de l'histoire. La pensée de "l'écologie profonde", se nourrit du catastrophisme (l'activité inconsidérée de l'homme aboutira à une destruction de toute vie sur terre) pour, à la fin du compte, proposer un retour en arrière vers des formes de vie communautaire, en symbiose avec la nature. Une sorte de réenracinement des hommes, comme si des siècles d'effort de construction d'une autonomisation de la culture face à la nature n'avaient porté que de la négativité, comme si la créativité humaine n'était pas un motif de gloire, même si elle s'est accompagnée de destructions de la nature – mais aussi des hommes entre eux –, comme si des notions telles que la démocratie par exemple n'étaient pas par principe contre-nature ou anti-naturelles, puisque dans ladite nature, les principes d'organisation hiérarchique, d'élimination du plus faible par le plus fort sont fondateurs. Tout le problème est là : comment à la fois arrêter de massacrer, de détruire inconsidérément la nature, la biodiversité, comment réprimer les comportements de cruauté à l'égard des animaux, comment conserver la beauté de la Terre et penser la modernité, la prééminence de l'homme (osons le mot !) et son long travail millénaire sur lui-même pour échapper aux déterminismes naturels ? Au fond, là où le livre de Luc Ferry est salutaire, c'est quand il met l'accent sur le fait que les solutions de

retour en arrière, de diabolisation de la technique et de la modernité, ne sont que les oripeaux contemporains des vieilles lunes réactionnaires et fascisantes. Méfions-nous du totalitarisme écologique. En d'autres termes, plutôt que de refaire une métaphysique à propos du problème de la nature, essayons de penser un humanisme qui intégrerait le souci de la protection et de la reproduction comme une des valeurs majeures. Plutôt que de réintégrer l'homme dans la nature, pourquoi ne pas penser cette dernière comme un fondement essentiel du patrimoine humain ? C'est parce que nous ne sommes pas que des êtres naturels que nous pouvons être tenus pour responsables de la nature et de la vie.

Cette lecture de l'essai de Luc Ferry a laissé de côté une partie importante et passionnante de ses thèses, qui est celle de l'analyse des racines philosophiques des positions face à la nature. Outre mon incompetence, il m'a semblé plus important d'aller droit à ce que j'ai compris comme étant central dans son propos, comme pouvant clairement ouvrir le débat. Luc Ferry ne récuse pas l'importance contemporaine des problèmes de l'écologie, de l'environnement et de la nature, mais il s'insurge contre ce que l'on pourrait appeler une extrême droite écologique (aussi dangereuse que les autres) qui joue sur des cordes catastrophistes et quasi millénaristes (l'an deux mille n'est pas loin et les sociétés contemporaines sont en crise), qui joue sur la culpabilisation, qui joue sur une sorte de choc des droits (ceux de la nature contre ceux des hommes), qui – pourrait-on dire – "anthropomorphise" la nature, dans le même temps où elle "naturalise" l'homme et porte en creux l'idée d'un ordre inquiétant.

Un regret pourtant. Dans ce pamphlet, les sociétés, leurs conflits, les conditions concrètes d'apparition ou de résurgence des idéologies de la nature, les rapports entre ces idéologies et la crise profonde qui affecte nos sociétés, tout cela est absent ; c'est dommage. Dans ce domaine, il y aurait beaucoup à dire... Il y aurait aussi beaucoup à dire à propos de l'inévitable débat sur l'artificialisation et ses limites. En d'autres termes jusqu'à quel point les possibilités inouïes de la biologie contem-

poraine ne portent-elles pas en germe une remise en cause de ce qu'il y a d'humain dans l'humanité ? de la possession de la nature à la possession de l'homme, n'y a-t-il qu'un pas qui serait en train d'être franchi ? ■